

Chronique de l'actualité littéraire saisie dans les journaux et, parfois, sur les ondes (décembre 2005-février 2006)

Les belles phrases du trimestre. « Quiconque espère abolir son passé par l'amour est condamné à le revivre. » (*La dégustation*, Yann Queffélec, Fayard).

« Je suis le saint Paul de Nietzsche. » (Philippe Sollers, télévision).

« Le livre et la photographie n'avaient objectivement rien à voir, comme peut-être n'ont rien à voir les deux pelotes de l'espoir et du temps, dont l'entrecroisement des brins finit cependant par tricoter le chandail de la vie et vous habille pour l'hiver. » (*La tentation des armes à feu*, Patrick Deville, Seuil). Métaphore du trimestre, haut la main.

Prix. « Charles Dantzig, l'heureux auteur du *Dictionnaire égoïste de la littérature française* (Grasset) déjà lauréat du prix Décembre, vient d'obtenir le prix littéraire des Mers du Sud. Cette récompense est décernée à un ouvrage d'évasion. En l'occurrence, il s'agit ici d'une balade parmi les plus grands hommes de lettres. Le jury, composé de Françoise Chandernagor, Didier Van Cauwelaert, Douglas Kennedy, Gonzague Saint-Bris et Jean-Christophe Rufin, aura l'occasion de féliciter notre collaborateur lors d'un événement organisé par le mécène - le Château Léoville Poyferré, un vignoble du domaine de Saint-Julien - à l'île Maurice, du 25 mars au 2 avril » (*Le Figaro littéraire*, 22 décembre). Bon voyage.

Le 5 janvier, le même journal présente le prix Saint-Valentin, « qui récompense le meilleur roman d'amour de l'année [...] L'animateur de télévision Nikos Aliagas (*Star Academy*, TF1) présidera le jury de cette 7^{ème} édition [...] L'an passé, c'est Astrid d'Ozan qui avait décroché la palme pour son roman *Catin* (La Table Ronde). » Le Prix Saint-Valentin célèbre « l'impertinence du discours, la pertinence du style et la modernité littéraire au service du genre amoureux. » Des domaines dans lesquels le sieur Aliagas fait certainement autorité.

Cheval de bataille. *Le Figaro littéraire* (29 décembre) publie une nouvelle page sur la féminisation des noms de métier, un de ses dadas. Maurice Druon monte au créneau pour combattre cette féminisation et désigne les coupables. Les Québécois, d'abord, qui imaginent peut-être qu'ils parlent français : « J'ai une profonde affection pour les Québécois. Mais ce n'est pas chez eux que j'irai prendre des leçons de langage. Ils ont emporté outre-Atlantique le parler patoisant du Poitou du début du XVII^{ème} siècle, avant Vaugelas et Voiture, avant Boileau, avant Racine. » La gauche, ensuite, et particulièrement « les trois Parques funestes, Martine, Elisabeth et Ségolène, qui tirent le fil des trente-cinq heures en coupant du même coup celui de la croissance. » La droite, enfin, et « les premiers ministres, depuis 2002 [qui n'ont] pas abrogé la circulaire de leur abusif prédécesseur. » Conclusion douloureuse : « La France va mal. Mais comment irait-elle bien, quand son gouvernement s'obstine à faire défigurer sa langue ? » Un tiers de page est consacré aux réactions des lecteurs, en majorité opposés à la féminisation, ce qui n'est pas une surprise. Un argument parmi d'autres : « Un assassin sera toujours masculin et sa victime féminine. » Et *Le Figaro* sera toujours *Le Figaro*.

Ecrivains du quotidien. Pour la sixième fois, *Libération* publie son « Journal de l'année », recueil des pages offertes, chaque samedi, à un écrivain invité à y livrer ses sentiments sur l'actualité de la semaine. S'il n'y a pas eu de récidivistes, cela fait donc environ trois cents écrivains qui ont pratiqué l'exercice. A ce stade, on peut se demander comment le quotidien

parvient à en trouver encore cinquante par an. Il faut dire que l'étiquette « écrivain » est assez large puisqu'on tombe sur des gens comme Brigitte Fontaine, Bernard Giraudeau ou Jean-Pierre Mocky, qui ont l'habitude de s'exprimer dans d'autres domaines mais qui ont, à un moment ou un autre, publié. De toute façon, avec 77 premiers romans parus en janvier de cette année, le réservoir est inépuisable si l'on n'est pas trop regardant. D'un autre côté, on peut être surpris de voir qu'il a fallu attendre six ans avant de donner la parole à des gens comme Jean-Yves Tadié, Claude Schopp ou, quoi qu'on en pense, Didier van Cauwelaert ou Jacques Attali. L'exercice est réalisé avec des méthodes et des fortunes diverses. Certains, conscients du fait qu'ils sont hébergés par un quotidien d'information, commentent scrupuleusement l'actualité, d'autres, exploitant le côté tribune libre, s'en détachent complètement. Ce qui frappe, c'est le soin avec lequel ces personnes, à qui on donne le rang d'écrivains, s'efforcent de répondre à l'image que le lecteur est censé se faire d'eux. L'écrivain se préoccupe de choses nobles (« je pense à Florence Aubenas » revient comme un leitmotiv, on ne va tout de même pas s'abaisser à commenter la mort de Jacques Villeret), l'écrivain a de nobles lectures (« Je pense mécaniquement à l'*Electre* de Giraudoux », « Ce soir, feuilletant les *Pensées*, je tombe sur celle-ci... », citations d'Apollinaire, de Pavese, Hugo, Pétrone, Proust, Ionesco, Lévi-Strauss, Saint-Exupéry, « des semaines que je mâche les vers de *Richard III* dans la jungle... »). Il y a les pénibles (« La beauté de cette rubrique est qu'on y pèse l'énormité de l'histoire dans cette balance fragile qu'est l'intimité du scribe »), il y a les lucides (« Qu'est-ce qu'un type obscur qui, comme cent autres, a tartiné quelques bouquins peut bien dire d'intéressant sur les événements du monde ? »), il y a ceux qu'on se promet de ne jamais lire et ceux que l'on découvre, qui attirent l'intérêt au moyen d'un passage bien senti et à qui on donnera le dernier mot : « La déferlante potiron a englouti la ville. Mes rejetons lorgnent en vain les cucurbitacées grimaçantes et les bidules orange fabriqués par des gamins chinois qui n'ont pas le cœur à la fête. Bientôt les farandoles de moutards cornaqués par leurs bobos régressifs de parents iront sonner aux portes comme si on était tous copains. Année après année, mon sadisme anti-Halloween s'affirme : lundi, mes enfants, leurs petits corps ployant sous d'énormes pots de chrysanthèmes, se rendront au cimetière pour gratter de leurs doigts gelés le marbre d'aïeux dont ils ne soupçonnaient même pas l'existence. J'ai hâte d'y être. » (Hannelore Cayre, semaine du 22 au 28 octobre).

Dents dures. *Ma vie avec Mozart* d'Eric-Emmanuel Schmitt continue à attirer les louanges : « Si on veut faire du mal à quelqu'un qu'on n'aime pas, on lui offre ce livre. » (Michel Crépu, *Le Masque et la Plume*, France Inter, 1^{er} janvier)

Le Monde des livres (6 janvier) donne des extraits sanglants du livre de Jack-Alain Léger *Hé bien ! la guerre* (Denoël) qui exécute un « nain pommadé et cravaté court, ce nabot qui a craché sur la tombe de Jean Genet, et qui a insulté Pasolini, et Mishima, et Garcia Lorca [et qui s'est] fait un nom en pissant du bas de son mètre cinquante, talonnettes comprises. » Et qui peut bien être cette éditrice, « la plus grande pourvoyeuse en résidus romanesques écrits n'importe comment, la plus grande pollueuse de toute l'histoire de l'édition... » ?

« Sollers fait un aveu admirable en affirmant avoir écrit un livre pour rien et pour personne. Que ne s'est-il contenté de garder ce roman pour lui ! Il aurait pu plus simplement faire savoir par son vaste réseau de communicants qu'il avait produit une œuvre à usage personnel au lieu d'avouer à la page 522 (sur 525) qu'*Une vie divine* n'était pas pour nous. » (*Télérama*, 11 janvier).

François Taillandier s'attarde dans *Le Figaro littéraire* (19 janvier) sur la figure d'Alceste et sur les écrivains en colère, les imprécateurs : « Personnellement, j'ai parfois été tenté par la

posture, en raison de l'admiration que m'inspirent les écrivains alcestiens. Il me semble que j'aurais pu trouver les ressources de style nécessaires. Car c'est une affaire de phrases. » Et de confiance en soi apparemment.

« Bernard-Henry Lévy écrit comme un étudiant qui fait du remplissage » : c'est ainsi que *The New York Times* cité par *Le Monde* (10 février) juge l'auteur d'*American Vertigo* (Grasset) en tournée promotionnelle aux Etats-Unis.

« A côté de Jouhandeau, Gide était un branleur de sacristie. », Stéphane Denis, *Le Figaro Magazine* (11 février).

In cauda venenum. Maurice Druon, dans *Le Figaro littéraire* (26 janvier), explique certaines de ses aversions littéraires : Rimbaud (« son âme était abominable »), Céline (« lui aussi, une très mauvaise âme »), Roger Nimier (« s'il se voulait méprisant de toute idéologie, c'est que celle vers laquelle son tempérament l'aurait porté, en bon disciple de Céline, avait perdu ») et Jean-Paul Sartre (« Ah ! Quelle sécheresse d'âme ! »). Conclusion : « Mon vieil âge avait besoin de solder quelques comptes. C'est fait. » Et avec quels arguments.

Références. *Le Figaro littéraire* (5 janvier) à propos du roman de Claire Castillon, *Insecte* (Fayard) : « Au fond, c'est comme si Folcoche se faisait remonter les bretelles par une Clochette qui aurait lu Buzzati. »

Le Figaro littéraire (12 janvier) à propos de Patrick Grainville et de sa *Main blessée* (Seuil) : « L'auteur est une sorte d'Egon Schiele flamboyant. Un pointu qui aurait de la rondeur. Il redessine le baroque, lui octroie une légitimité psycho-tressautante. On ne peut que marcher. » Ou psycho-tressauter.

« Pierre Drachline [auteur d'*Une si douce impatience*, Flammarion] est un Comanche à la rousseur de Jules Renard [...] Drachline a du Poe. », même journal (19 janvier).

Même organe (2 février) : « Manière d'anti-Chardonne attaché à donner un portrait en creux de feu le bonheur conjugal, Jacques de Saint-Victor [*Couple interdit*, Fayard] reconstitue la liquidation de l'idée d'amour en Occident à travers les débats imaginaires d'un tribunal dont les jurés rechignent heureusement à faire tomber des têtes. »

Et une semaine plus tard : « M. Barillet [*Un génie, ce petit*, de Fallois], qui n'a rien de sartrien, a presque écrit un livre sur le non-être et le néant. Sa plume est alerte, classique, aussi dégraissée qu'un pot-au-feu de Michel Guérard. »

Même journal (16 février) à propos de *Martel en tête* (André Vers, Finitude) : « C'est presque du Maupassant. Mademoiselle Fifi concoctée par un fofou, Boule-de-Suif chez les bougnats de Clermont. »

Le Monde des livres (20 janvier), à propos du roman de Mourad Djebel, *Les cinq et une nuits de Shahrzède* (la Différence) : « Dans leur refuge, les amants se récitent René Char ou Kateb Yacine, et font l'amour avec rage. » Où l'on s'aperçoit qu'on a trop longtemps négligé le pouvoir aphrodisiaque de René Char.

Le Nouvel Observateur (26 janvier-1^{er} février) estime que le livre de son collaborateur François Reynaert (*Une golden en dessert*, Nil) se situe « entre Perec et Delerm ». C'est vrai qu'entre Perec et Delerm, il y a de la place.

Brosse à reluire. La sortie du nouveau Sollers (*Une vie divine*, Gallimard) valait bien une page entière du *Monde des livres* (6 janvier) : « Sainte-Beuve bref et vif, il a fait de ces portraits de poètes, d'écrivains, de peintres et de musiciens classiques [...] une constellation rétrospective de phares prêtant leur éclat à une glorieuse modernité dans les lettres et les arts (de Picasso à De Kooning, de Joyce à Nabokov) dont il avait paru lui-même le légataire universel, mais dont l'énergie fulminante était déjà remplacée par de vulgaires chaleurs. » (Marc Fumaroli). Philippe Forest : « On peut prendre l'œuvre de Philippe Sollers en n'importe lequel de ses points et on y découvre la cohérence d'une pensée qui en passe par le roman afin de faire se développer la machine encyclopédique d'une démonstration systématique qui enveloppe poésie et philosophie, littérature et peinture en vue de maintenir intacte la possibilité d'une expérience esthétique (et donc : éthique) [...] Contre le néonaturalisme ambiant qui l'aplatit et l'écrase dans ses représentations truquées, contre le postmodernisme qui la dissout dans le jeu de ses simulations sans effet, il y a cette vision à l'indéfectible fidélité de laquelle répond le roman vrai [...] A quoi bon, d'ailleurs, écrire encore une fois tout cela ? » On va finir par se le demander. *Le Figaro littéraire* y va aussi de son couplet (5 janvier) : « ... il a une intelligence électrique, mais aussi une capacité à s'émerveiller, à transmettre le virus de la littérature, une gourmandise intacte pour chaque détail du corps des femmes, un désir de poésie, un amour de la nature, une humanité jamais résignée : voici l'écrivain le plus vivant du monde. Lisez-le ou vous êtes morts. » On est prévenu.

Bernard du Boucheron, romancier tardif (il publie son deuxième livre, *Coup-de-Fouet*, Gallimard, à près de quatre-vingts ans) est la nouvelle coqueluche du *Figaro littéraire* (12 janvier) : « Lorsqu'on a pris le rythme de cette prose lapidaire, précieuse mais non dénuée de verdeur, tendue à l'extrême, effrénée et souple pourtant, qui enchaîne accélérations, rebuffades et détours, lorsqu'on fait corps avec le roman comme avec une monture puissante et capricieuse, cette course dans les contrées du nord de la France, où les Uhlans de Guillaume démontèrent les hussards, est jubilatoire. Ce roman a la beauté crépusculaire de la trompe quand elle sonne l'hallali sous le couvert des grands chênes. » Un son familier, sans doute, aux lecteurs du *Figaro*.

« Le Clézio est un albatros immaculé. A la hauteur ou il plane, il ne voit que le contraste entre l'île du bien originel et le continent noir de l'histoire et du mal ! » *Le Figaro littéraire* (2 février) à propos d'*Ourania* (Gallimard). Plus dure sera la chute.

Patrick Grainville semble guéri de la crampe de l'écrivain, sujet de son dernier livre *La main blessée* (Seuil). Dans *Le Figaro littéraire* (16 février), il la laisse s'envoler de façon majestueuse à propos de Jean-Noël Pancrazi et de ses *Dollars des sables* (Gallimard) : « Jean-Noël Pancrazi, c'est une phrase longue, ample, suspendue par des parenthèses, des tirets, des points-virgules... Elle enveloppe et déploie dans son mouvement un arc-en-ciel d'impressions, d'illuminations sensuelles et de défaites irréversibles. C'est un cantilène plus vaste que nos vies, vibrante d'échos, de nostalgie. La phrase inonde et constelle la page, comme ces marées qui suivent les cyclones des Caraïbes. Cette rumeur embrasse l'éclosion et le dénouement des chimères. » On abrège, il y en a trois colonnes de la même eau (de boudin) qui se terminent ainsi : « La phrase est un art, une mère, une mémoire. Le roman de Pancrazi,

c'est l'épiphanie d'une phrase devenue la figure du temps, de l'amour perdu, de la vie consumée et de la beauté. » Vite, une rechute !

Chromatisme défaillant. Chronique d'*Entre les murs*, récit de professeur (François Bégaudeau, Verticales) dans *Le Monde des livres* (27 janvier) : « Qu'est-ce qu'on fait avec ça ? Hurler qu'on en a marre de ces guignols, qu'on va en assommer un c'est sûr, qu'il n'y a rien à faire putain que les laisser dans leur quartier pourri ? Ou faire un roman avec la langue des élèves, en se disant que le style c'est tout ce qui n'est pas strictement utile, et que l'exposé de Sandra sur *L'Herbe bleue* de Boris Vian a du cachet et donne envie de lire... » L'extrait de l'exposé de Sandra amène à se demander la couleur de l'herbe consommée : «...alors elle commence à délirer, truc de ouf, style elle voit des machins qu'existent pas et tout, j'vous jure la vie d'ma mère c'est trop bien raconté. »

Obscurantisme. *Libération* (23 février) consacre une brève à *Insister*, d'Hélène Cixous (Galilée) qu'on s'en voudrait de ne pas citer en entier : « Difficile de ne pas lire 'in sister' (comme une sœur) sur la couverture de ce livre 'à Jacques Derrida'. Continuation d'un dialogue jamais interrompu et qui trouve, autour du manuscrit de *Voiles*, matière à échange de rêves, de langues, de vues : 'C'est ainsi que, sortant du tiroir, j'ai rencontré avant de mourir le visage du manuscrit, la figure de la main de Jacques Derrida, dont j'avais oublié parmi l'oubli la présence vivante.' » On se demande bien ce qu'ils ont pu se raconter et quelle main a bien pu finir sur quelle figure.

Même journal, même date, à propos de *Poésie complète* d'Eric Meunié (Exils) : « Comme il est dit page 96, si Meunier est un infinitif, Meunié a tout l'air d'un participe passé, mais c'est un leurre, Meunié participe aujourd'hui, et l'essentiel n'est-il pas de participer ? » L'auteur commente d'ailleurs lui-même cette homophonie : « J'éprouvais la circoncision de mon nom comme une pointe brûlante... L'accent aigu m'avait privé de la volupté du prépuce, frissons d'écharpe d'une mondaine à l'opéra. » Et si Mallarmé s'était appelé Mallarmer ?

Sam, est le narrateur d'*Insoupçonnable* (Tanguy Viel, Minuit), ainsi dépeint dans *Le Monde des livres* (24 février). « Il a le regard aigu et décrit à merveille, tant ce mariage ridicule – dont, bizarrement, Edouard est absent – que les humiliations auxquelles il a droit en tant que frère de la nouvelle épouse, beau-frère que le mari se fait un devoir de fréquenter. » Comprenne qui pourra. Par ailleurs, on s'interroge dans le même article sur la thématique maritime des romans de Tanguy Viel : « la mer est souvent présente, est-ce parce qu'il est né à Brest ? »

Télévision. On s'est astreint, ce trimestre, à découvrir ce que la télévision offrait en matière d'émissions littéraires. En commençant par la chaîne la plus regardée, TF1, qui propose un rendez-vous bi-mensuel et fort nocturne, le bien nommé *Vol de nuit* – la nature des messages diffusés pendant la coupure publicitaire est sur ce point formelle : à cette heure, les enfants sont couchés. On se dit qu'on tient là un bon sujet de chronique, TF1 et la littérature, présentée par Patrick Poivre d'Arvor de surcroît, il devrait y avoir matière à s'amuser un brin. Déjà avec le générique, qui fait défiler des noms d'auteurs : Hugo, Stendhal, Modiano, St Exupéry (sic), Rimbaud, Chateaubriand, Gracq, Camus, Baudelaire, Proust, Colette, Malraux, Le Clézio, Balzac, Dumas, Mauriac. Cherchez l'intrus. On découvre ensuite le dispositif, très classique, une table ronde où les auteurs, une bonne demi-douzaine, viennent présenter leur dernier produit sous la houlette du maître des lieux. Et c'est là que tout change, que le sarcasme longuement mûri se coince dans la gorge. Parce qu'on découvre un Poivre d'Arvor totalement inattendu, simple, décontracté, discret, qui laisse parler ses invités, les relance au

moment opportun avec un commentaire pertinent, sans le clairon que se croit obligé d'emboucher son confrère Frédéric Ferney sur une autre chaîne – on en reparlera. C'est bien simple, on a même l'impression qu'il a lu les livres. Quand il fait défiler des écrivains de consommation courante on le sent vaguement ennuyé, le brushing de Jean-Paul Enthoven, la permanente de Janine Boissard, le frais minois de Claire Legendre, le 78^{ème} livre de Jean-Marie Rouart ne le passionnent pas vraiment, on le comprend. Mais quand il se trouve face à quelqu'un d'un peu plus costaud, Alain Robbe-Grillet ou Philippe Sollers pour la période étudiée, on le sent à son aise, intéressé, connaisseur. Poivre d'Arvor n'a certainement pas besoin de cette émission, on a l'impression qu'elle n'existe que grâce à son goût sincère des livres et on se demande pourquoi cet homme s'enquiquine à présenter le journal télévisé au lieu de se mettre au lit de bonne heure avec un bon bouquin. La deuxième partie de *Vol de nuit* donne la parole à trois chroniqueurs, venus défendre chacun un livre. Parmi eux, Patrick Besson. Là aussi, surprise : le Besson que l'on connaît, hâbleur, m'as-tu-vu, pénible au possible dans ses chroniques du *Figaro* est ici méconnaissable, sobre et convaincant pour parler du livre qu'il a choisi. Bien sûr, l'émission manque d'audace dans ses choix, on y parle plutôt de la littérature grand public - même si on y a vu Iegor Gran, auteur d'un étrange roman oulipien, *Les trois vies de Lucie* (P.O.L.) - on y sent avant tout le talent des attachés de presse, mais c'est un rendez-vous agréable, bien dirigé. C'est bien simple, on n'en rate plus un numéro.

Sur France 5, l'émission s'appelle *Le Bateau livre* (on s'est longuement demandé pourquoi avant d'apprendre que c'était tourné sur une péniche), elle est présentée chaque dimanche par un Frédéric Ferney nettement plus envahissant. On y est plus thématique (le roman historique, la biographie, la francophonie...), on y parle de livres un peu plus pointus. On y est moins nombreux, quatre invités, et on y pratique l'échange, c'est-à-dire que chacun est amené à parler du livre de l'autre. Inutile de dire qu'on y entend peu de vacheries. Le summum, sur le plan de la flagornerie, fut atteint par Claude Hagège (émission du 26 février) et son déluge de « Merci ! Bravo ! Quel plaisir d'être invité en cette compagnie ! » On l'a vu partir en vrille à propos du roman d'une jeune femme d'origine coréenne, Yun Sun Limet, intitulé *Amsterdam* (« le titre est une véritable trouvaille »). Ce sont principalement les métaphores qui l'ont mis en transes : « le feulement des voitures en train de manœuvrer ; les gravillons qui gémissent sous les pneus des camions » marquent pour Hagège « la beauté de la langue et la recherche du style, une recherche littéraire avec un succès remarquable de quelqu'un qui aime la langue »... Commentaire d'un autre auteur présent, Xavier Durringer : « Elle arrive à faire parler la matière ». Yun Sun Limet elle-même semblait avoir du mal à y croire.

Point final. Conclusion de l'article du *Monde des livres* (20 janvier) sur *Le Geste* (Gérald Tenenbaum, Héloïse d'Ormesson) : « Son style rythmé nous absorbe jusqu'à l'achèvement. »

APPEL

Les lecteurs souhaitant enrichir cette rubrique peuvent envoyer les échos, curiosités et cancans recueillis dans les expositions, sur la toile, dans les journaux, à la télévision ou dans la vraie vie à l'adresse suivante : didion.philippe@wanadoo.fr
